

Pierre Philibert

Autobiographie d'un homme libre



Sommaire

Préface	5
Introduction	7
Mon enfance (1928-1944)	9
La guerre et le service militaire (1944-1948)	19
Premier séjour en Algérie (1945-1953)	25
Second séjour en Algérie (1953-1964).....	33
La vie en France (depuis 1964).....	53
La retraite (depuis 1989)	59
Réflexions sur ma vie.....	61

Préface

Dans ma biographie je raconte mon histoire. Ce travail de retour en arrière sur l'ensemble de ma vie m'a permis de revisiter mon passé et de clarifier certains de mes souvenirs.

Il manque encore plein de détails, des anecdotes, mais globalement, je trouve que c'était satisfaisant car j'ai pu retracer toutes les grandes étapes de cette vie dont je ne regrette rien.

Pierre Philibert, août 2019



Pierre à Avignon dans les années 60

Introduction

La biographie de Pierre est basée sur les entretiens que j'ai eus avec lui du mardi 26 février au vendredi 1^{er} mars 2019, et du jeudi 11 au vendredi 12 juillet 2019, à son domicile de Villeneuve-lès-Avignon. Tous les entretiens ont été enregistrés (sauf une petite partie au début). Les textes écrits ont été dictés par Pierre. J'ai parfois regroupé certains paragraphes (par exemple sur les activités syndicales qui sont dispersées tout au long de son récit). Mais j'ai pris le soin de respecter au plus près ses paroles lors de la transcription.

Pierre m'a dit que je lui ai parfois demandé des précisions sans grande importance, mais il a ajouté : « On ne peut pas dire que les questions étaient inappropriées et on ne peut pas condamner une question même si elle semble déplacée a priori car cela peut aider à mieux cerner la personne qui raconte son histoire de vie ». J'ai eu un très grand plaisir à établir avec Pierre sa biographie !

Frédéric Banda, août 2019



Pierre et Frédéric à Villeneuve les Avignon (mars 2019)

La guerre et le service militaire (1944-1948)

La guerre – Le bombardement d'Avignon – J'ai été témoin des dégâts – A la libération je me retrouve dans la Résistance – Mon engagement dans l'armée à 18 ans – Mon affectation dans les transmissions – J'échoue à partir en Allemagne et en Indochine – Finalement je pars en Algérie en août 1945.

Le bombardement d'Avignon

Le 27 mai 1944, jour du bombardement d'Avignon, j'étais à l'atelier de Monsieur BLANC. C'était ahurissant : les bombardiers américains volaient à au moins 3000 mètres d'altitude en V inversé. Ils ont balayé le viaduc du chemin de fer sur le Rhône jusqu'au Pontet sur une largeur de 700 mètres. Ça a fait beaucoup de dégâts. Le bombardement a fait plus de victimes femmes que d'hommes (parce qu'il y avait un million d'hommes prisonniers en Allemagne). Il y a eu 525 morts et 800 blessés. J'ai vu le pont détruit.

En tant que Scout de France je faisais partie des équipes d'urgence de la Croix-Rouge. Dans le cadre de nos missions je me suis rendu avenue de Saint-Jean pour porter des secours aux humains, mais pas aux blessés. Là, j'ai rencontré mon ancienne voisine du temps où j'habitais à Saint-Jean, Madame MARANDON, coincée dans les ruines de sa maison. Toutes les canalisations avaient pété. Elle avait de l'eau jusqu'à la taille. Son bras qui était sous le niveau de l'eau tenait dans sa main la coiffure de sa fille qui avait le même âge que moi. Elle était probablement morte ou blessée sous l'eau. Ça m'avait sonné et un de nos responsables m'a dit de retourner au siège de la Croix-Rouge. C'est ce qui m'avait le plus marqué. Cette scène m'avait profondément secoué !

Quand on est retourné dans les parages quelques jours après pour débayer, ce n'était pas comique. Je me rappelle l'imbécillité des gens face au danger : un bonhomme qui sautait sur les tas d'ordures pour montrer qu'il n'y avait pas de danger. Un ancien militaire m'a dit : « et comment savoir s'il n'y a pas une bombe ? » Si ça avait été le cas, cela aurait fait des morts ! Il y a des types qui ne réfléchissent pas dans la vie.

Pendant la guerre il y avait quelques occupants italiens mais surtout une majorité d'allemands. J'avais un de mes collègues Scout (Henri BOREL¹) dont les parents tenaient l'hôtel du Louvre à Avignon.

L'état-major allemand du Sud-Est était installé à l'hôtel DOMINION qui avait été bombardé par les Américains. Mais ce sont les anglais, avec deux avions et quatre bombes, qui ont réduit l'hôtel de deux étages, deux jours après.

J'ai un trou de mémoire sur ce qui s'est passé après les bombardements.

La libération d'Avignon

Ensuite il y a eu la Libération d'Avignon le 25 août 1944. À ce moment-là j'ai rencontré un collègue scout (Georges LUCIANI) qui était un grand résistant puisqu'il était chef des Corps Francs du Vaucluse. Il avait à peine 19 ans mais il paraît qu'il était intenable dans le maquis : il était de toutes les bagarres. Il avait un tel comportement qu'à ce moment-là monsieur FARAUD, président du Comité Départemental de Libération du Vaucluse² lui a demandé de prendre la tête des jeunes du mouvement de libération nationale du Vaucluse. Georges me demande alors si je marche avec eux. Et ainsi je me suis retrouvé trésorier des jeunes du mouvement de libération nationale du Vaucluse alors que je n'avais rien fait dans la Résistance (c'est ça les relations !). LUCIANI m'a demandé d'être dans le comité directeur. C'était cocasse parce que aucun centime ne passait dans mes mains. À cette époque le Comité Départemental de Libération nous versait une indemnité de 3000 francs par mois. Mon père qui ne touchait que 1600 francs par mois était dépassé, lui qui était chef-comptable dans une entreprise (Comptoir charbonnier). Je ne faisais rien. On avait notre siège au magasin l'Aiglon rue Carnot. Au début, mon collègue LUCIANI et moi on est partis en mission avec une voiture de la préfecture, avec chauffeur, pour visiter tous les chefs-lieux de canton afin de collecter toutes les propositions de Légion d'honneur pour les gens qui en étaient dignes. Je ne sais pas si cette collecte

¹ Je suis resté en relation avec Henri qui a terminé sa carrière comme propriétaire d'un hôtel à Springfield dans le Vermont aux États-Unis. Je suis allé le voir là-bas.

² Les comités départementaux de libération instaurés par Charles de Gaulle remplaçaient les anciens Conseils généraux.

avait donné un résultat. Finalement je ne suis resté même pas un an au Comité départemental. FARAUD m'a fait suivre mes 3000 francs de juin 1945 à mon adresse militaire.

Mon père, qui était légionnaire convaincu (il avait fait la guerre de 14-18 à SALONIQUE et il était pétainiste), fut très surpris et a commencé à battre froid avec moi. Il n'appréciait pas du tout que je sois associé à la Résistance. À l'époque les résistants étaient considérés comme des brigands, des Apaches.

Un jour mon père m'a dit : « Tu vas faire une carrière ? Où en es-tu de ton apprentissage chez BLANC ? Il faudra que tu décides ce que tu vas faire. » La majorité était encore à l'époque à 21 ans et je ne pouvais pas faire comme je voulais.

Mon engagement dans l'armée

Un jour, face à la mairie, il y avait un officier devant une jeep qui donnait des renseignements pour s'engager dans l'armée. Je n'avais que 16 ans et demi alors qu'il fallait avoir 17 ans au moins et une autorisation des parents. J'interpelle mon père et je lui dis que je veux m'engager dans l'armée et qu'il me faut une autorisation écrite de sa part. Je me souviens que lorsque j'ai demandé à mon père l'autorisation de partir à l'armée cela a été un soulagement pour lui. Il m'a répondu : « tu es un merdeux mais je te donne volontiers l'autorisation ». C'est comme ça que j'ai été amené à m'engager dans l'armée. J'ai eu 17 ans le 16 mai 1945, une semaine après la capitulation de l'Allemagne. J'ai signé mon engagement le 5 juin 1945 mais j'étais déjà présent sous les drapeaux depuis le 1^{er} juin.

Vers le 8 juin, mon père me voit revenir en tenue militaire. Il me dit : « Vous ne faites pas les classes ? » Du temps de mon père les classes duraient trois mois et il ne sortait pas de la caserne. Il me demande : « Comment as-tu pris le train ? » Je lui ai dit que je n'avais pas de billet pour faire le trajet entre Marseille et Avignon. D'ailleurs on voyageait sur le marchepied à l'extérieur du wagon tellement celui-ci était bondé. Le contrôleur n'avait pas le temps de tout contrôler. On prenait des risques. Mais de toute façon la moitié des gens

n'avaient pas leur billet. En 1945 tout était désorganisé. Il y avait à manger mais c'était très ordinaire (topinambour, betterave).

Le 1^{er} juin 1945 je me trouve à SAINT-MENET dans la compagnie de transmission. Ce qui s'est passé c'est qu'Éliane, l'ex-femme de mon oncle Alexandre, travaillait dans l'armée avec des officiers des transmissions. Elle leur a parlé de moi et elle m'a fait donner un mot par les officiers à destination des sergents dans les transmissions. J'ai utilisé le mot de recommandation d'Éliane pour mon collègue FLEURY et c'est pourquoi on est parti ensemble.

Cette compagnie était installée dans le château MONTGRAND à SAINT-MENET à l'est de Marseille du côté de la Valentine. Cette compagnie comptait 80 soldats et une dizaine de prisonniers allemands.

Avec un collègue, Édouard FLEURY, on est parti à Marseille le 1^{er} juin et on s'est présentés aux officiers. Ils nous ont mis un uniforme et le 5 juin on est allés à Marseille pour signer notre engagement dans cette compagnie de transmission. Nous étions dans le châtelet comme des pachas. On avait quelques prisonniers allemands sous notre responsabilité ; ils allaient travailler dans les fermes alentours. Ils logeaient dans l'annexe et semblaient être heureux d'être là. Quand on était de garde pour surveiller les prisonniers allemands on se couchait en travers de l'escalier le fusil dans les bras. Ce qui était cocasse, c'est que le matin un prisonnier allemand nous enjambait et allait à la cuisine et venait nous réveiller avec le café en nous tapotant sur le bras.

Un jour lors de l'exercice du matin, un adjudant qui avait une puissante voix, nous ordonne : « demi-tour à droite en marchant ! » Mais à ce moment-là deux filles passaient en bicyclette et un marseillais a dit : « on continue tout droit et on suit les filles ». Et on les a suivies ! L'adjudant hurlait. On déconnait bien à l'époque.

Pour le défilé du 14 juillet on avait un drôle d'accoutrement : des tenues de 14-18 avec des bandes molletières et des casques anglais, des fusils Lebel 1914 à baïonnette (plus haut que moi). Arrivés avenue du Prado le colonel qui organisait le défilé nous a demandé d'aller nous mettre au service d'ordre pour ne pas participer au défilé.

Quelques jours après, j'ai appris à conduire et passé le permis. On avait appris sur une vieille camionnette Renault. J'avais un permis tous véhicules alors que je n'ai jamais conduit d'half-track (camion) ni de poids-lourd.

Mes tentatives pour partir à l'étranger

Je m'étais porté deux fois volontaire pour aller en Allemagne car j'avais de bons retours de mes collègues. Mais à chaque fois on m'a refusé.

Alors je me porte volontaire pour l'INDOCHINE ; on part en camion jusqu'à TOULON (au PRADET). Je rencontre un officier qui voit que je suis jeune. Il me dit qu'il faut avoir 19 ans et me dit de retourner à mon corps. Alors je n'ai pas pu partir. J'étais seul dans le camion avec le chauffeur au retour sur Marseille.

À force de refus, un jour, l'Armée me propose de partir en Algérie. Et c'est ainsi que j'ai embarqué le 15 août 1945 pour l'Algérie.

J'avais un collègue, inspecteur du travail, que j'avais connu dans le car pour aller à la plage de AÏN EL-TURK où j'allais tous les dimanches. C'était un homme qui vivait seul. Il me dit un jour qu'il a été fiancé à une espagnole. Et que chez les espagnols la femme est considérée comme le centre du monde et que c'est elle qui joue le rôle de chef de famille. Il m'a conseillé de bien observer.

Alors j'ai observé la vie de cette famille. On n'était pas loin de se marier et la tante de la famille a aménagé un appartement dans sa villa pour nous. A l'époque j'étais logé à la manufacture. Je passe à vélo pour voir les travaux de la villa. Un gars peint les volets en vert. Je lui demande pourquoi en vert. Il me répond que c'est la tante qui lui a demandé de peindre la chambre à coucher. Et que c'est la dame qui décide.

Alors ce samedi-là j'ai réfléchi toute la nuit. Le lendemain matin je prends mon vélo je vais chez la fiancée. Je récupère mon costume et je lui dis que je ne veux plus me marier.

Emplois dans des centrales électriques d'Oran

À la foire d'Oran je rencontre Monsieur DRYANDER, le PDG de la MANUFACTURE NORD-AFRICAINE DE FAÏENCE, en compagnie de dirigeants d'électricité d'Algérie. Il me présente aux gars d'EDF et leur demande s'il y a du boulot pour moi. Le chef d'EDF me propose d'aller le voir au siège à Oran.

Au siège d'EDF on me dit qu'il y a un poste de maître ouvrier électricien. J'ai postulé pour un essai. Il y avait deux candidats après la visite médicale. Moi et un autre gars qui a été embauché comme ouvrier ; mais il est mort trois mois après car il avait un cancer des testicules que les médecins n'ont même pas identifié (alors que j'avais vu lors de la visite médicale qu'il avait une grosse paire de roupettes).

J'ai été affecté à la centrale de MERS-EL-KEBIR. Le personnel était rouge, c'est-à-dire communiste. Je n'étais pas à l'aise, je ne parlais presque à personne.

J'avais sympathisé avec MAURICE, un ingénieur électricien qui avait été recruté directement en France. Il travaillait à la centrale de MERS-EL-KEBIR

en attendant d'aller travailler à la nouvelle centrale thermique d'Oran qui était alors en construction, dans le quartier de RAVIN BLANC. Quand les travaux furent bien avancés, il a été affecté à Oran.

Un jour, à MERS-EL-KEBIR, je traverse la cour et je croise Monsieur ASSENSIS, qui était ingénieur-chef de centrale. Il me dit : « Philibert vous avez l'air de vous emmerder ici ». Je lui réponds que je ne suis effectivement pas à l'aise, que je n'ai pas de camarades. Il me dit alors que MAURICE au RAVIN BLANC a besoin d'aide et qu'il a pensé à moi. Il téléphone à MAURICE et c'est comme cela que j'ai été muté à la centrale électrique de RAVIN BLANC.

Quand j'arrive à la centrale d'Oran, MAURICE m'a dit : « J'ai vu que tu étais plus qualifié que les autres, surtout sur le plan théorique ». Je lui établissais des rapports sur la mise en route des machines. C'était très instructif pour moi.

Quand plus tard le personnel de MERS EL-KEBIR a été muté à RAVIN BLANC c'est moi qui les formais. Mais je n'étais que simple ouvrier temporaire, je n'étais pas titulaire.

J'avais donc postulé à un poste de sous-chef de poste dans une centrale du secteur (j'ai oublié le nom) mais on m'a dit que j'étais indispensable à la centrale d'Oran. Quelques temps après j'ai postulé pour être sous-chef de poste à RELIZANE, c'était un poste important. Même coup, on a refusé ma mutation car j'étais indispensable à RAVIN BLANC.

Je voyais l'organigramme qui se remplissait et il ne restait plus de poste correspondant à mes compétences.

Je vais voir le chef de la centrale, Monsieur COMTE, un ancien commandant de la marine militaire qu'on appelait l'amiral. Je lui dis que je ne vois pas mon nom sur l'organigramme. Il me répond : « Philibert, je suis impardonnable, excusez-moi je vous ai oublié ». Je lui dis que ce n'est pas sérieux car j'ai perdu deux opportunités de travail à cause de son refus et qu'il n'a plus rien à me proposer.

Alors, je vais directement au bureau de MAURICE, je lui demande du papier, je m'assois et j'écris ma lettre de démission. Je la donne à MAURICE qui

Pendant la période de la guerre d'Algérie on n'avait pas de problème avec ces 800 personnes.

Il y avait des représentants qui passaient pour qu'on leur fasse des commandes de matériel à usage privé (payé par nos soins) ou collectif (payé par l'administration). Pour l'usage privé il m'est arrivé deux ou trois fois de demander à un de mes stagiaires de se rendre à mon domicile pour demander à mon épouse de l'argent pour pouvoir régler ma commande. Une fois un collègue moniteur qui était nouveau m'a dit que j'étais fou de faire cela. Pourtant je n'ai jamais eu de problème à ce sujet.

Il y avait 22 centres en Algérie mais celui de Kouba était le plus important. Il y avait une ambiance extraordinaire. Même en 1962, à l'indépendance, on ne rencontrait aucun problème.

Comment je suis devenu formateur pour adultes

J'ai appris l'électricité par la force des choses, par l'expérience. Déjà quand j'étais à la Manufacture Nord-Africaine des faïences. Il n'y a rien de tel que de participer à la mise en route d'une usine pour apprendre toutes les bases qui manquent dans un métier.

J'ai toujours eu des Postes ou j'apprenais. Et j'ai constamment progressé car j'avais la soif de comprendre. J'avais la chance de comprendre. Personnellement je ne fais rien si je ne comprends pas ce que je fais.

Pour devenir professeur-formateur j'avais l'esprit cartésien. Je n'entreprends pas d'expliquer quelque chose à d'autres si je ne connais pas l'historique et la manipulation de cette chose. Comprendre l'historique d'un objet c'est l'évidence même.

Quand j'étais dans la formation professionnelle des adultes, les stages de formation m'ont beaucoup appris.

Un principe essentiel est d'aller du simple au concret et de ne jamais utiliser un terme qui ne soit pas compris par les élèves. Ce qui est important c'est que les profs ne perdent pas les élèves. Aujourd'hui beaucoup de mots dans la langue

ne sont pas expliqués. Même quand on a affaire à des gens instruits sur une discipline il est profitable de les faire retourner en arrière sur les bases du vocabulaire.

Je ne parlais que le français avec mes 10 ou 20 étudiants. Mais je prenais des précautions lors de mes premiers cours. J'évitais d'utiliser des mots qu'ils ne comprenaient pas. Il faut faire confiance aux élèves ! Quand ils se sentent en confiance vis-à-vis de leur professeur il n'y a pas de problème et le message passe. C'est l'essence même de la pédagogie. J'ai vite compris ça alors que je n'avais que 25 ans.

Déjà quand j'étais dans l'armée aux transmissions j'avais rencontré un sergent (Monsieur VEIL) qui était ingénieur électricien. Il nous donnait des cours de radio électricité (à l'époque on utilisait encore des lampes). VEIL avait été désigné pour faire les cours. C'est lui-même qui a demandé au sous-lieutenant que je le remplace. En effet il s'était rendu compte que j'expliquais mieux les choses que lui. Ça n'enlevait rien à sa valeur. Il a été honnête et il a simplement agi dans l'intérêt des élèves. C'est ça qui compte dans la vie.

À la centrale de MERS-EL-KEBIR pour la première fois j'ai vu un transformateur. Comme il ne pouvait pas être couplé directement avec un autre transformateur, il fallait ouvrir le transformateur pour le modifier. Et c'est moi qui ai fait le boulot. Et cela m'a permis de comprendre ce qu'il y avait à l'intérieur d'un transformateur. J'ai le goût de transmettre mes connaissances à partir de mon expérience. Et il est important d'apprendre aux élèves à faire par eux-mêmes.

Par exemple l'informatique : plus ça s'améliore, plus les gens restent en rade. Le drame des informaticiens c'est qu'ils vivent dans un monde à part. Tout change trop vite, et on ne trouve pas la solution. A l'association de retraités aux Angles on m'avait embauché pour donner des cours. Alors que j'étais le moins qualifié pour le faire, je rencontrais du succès avec les élèves. Ma démarche c'est de faire pratiquer les élèves en tenant compte du rythme de chacun.

Mon implication dans le syndicalisme en Algérie

Sur le plan syndical j'ai été syndiqué très tôt. Cela a commencé à Oran quand je travaillais à la MANUFACTURE NORD-AFRICAINE DE FAÏENCES. Un jour il y a eu une section syndicale CGT. Il y a des gars qui voulaient lancer une section CFTC. Ils sont venus me trouver pour me demander si je voulais aller avec eux. Je leur ai dit oui. Et quand il y a eu les élections de délégués du personnel, ils m'ont collé dans la liste mais comme dernier suppléant. Autrement dit, je n'avais aucune chance d'être élu. Il y a quelques collègues qui se sont amusés à rayer tous les noms, sauf le mien. Voilà que je me trouve élu délégué suppléant. Dans les titulaires on avait deux élus. Mais notre élu titulaire est passé à la CGT. Du coup, on l'a fait démissionner. Pierre SANCOIS qui était secrétaire général de la section est venu me trouver et m'a dit : « Ça y est, le poste est vacant et c'est toi qui deviens titulaire ». Finalement, je me suis rapidement retrouvé Secrétaire général de la section syndicale CFTC de la Manufacture. Quand il y a eu les élections du Comité d'entreprise, nous sommes arrivés en tête des élections et sur six membres élus nous avons cinq sièges et la CGT n'en n'avait qu'un seul. Les gars m'aimaient bien, je ne sais pas pourquoi. Et c'est là que je me suis mis en relation avec l'Union départementale. Je me suis retrouvé représentant officiel de la « Fédération verre et céramique ». C'est à ce moment-là que j'ai fait la connaissance de Michel LOGAN qui était Secrétaire général de l'Union régionale CFTC d'Algérie.

À Constantine, j'ai été contacté par le Président de l'Union départementale du Constantinois. À cette époque il n'y avait que trois unions départementales en Algérie : l'Oranie, l'Algérois et le Constantinois. Je me suis rapidement retrouvé Secrétaire général de l'Union départementale du Constantinois et Vice-président pour l'ensemble de l'Algérie.

À Alger, parmi le personnel du Centre de KOUBA il y avait BEN MOKADEM qui, dès que l'indépendance algérienne a été acquise, s'est retrouvé Secrétaire général du syndicat UGTA (Union Générale des Travailleurs Algériens). Je n'ignorais pas qu'il militait pour l'UGTA dans la clandestinité. Il est resté à la CFTC car on lui foutait la paix (on laissait la question algérienne aux politiques). C'était un type comme formidable !

Et parmi nos adhérents formateurs de la formation professionnelle, il y avait CHALABI, BENJELLOUN et NEZZAR HAMID qui sont devenus par la suite des dirigeants syndicaux de l'UGTA.

À la CFTC nous étions majoritaires au sein des centres de formation professionnelle pour adultes. Dans ce syndicat chrétien il y avait autant d'adhérents chrétiens que musulmans. La CFTC comptait plus de musulmans que la CGT. C'était incroyable !

En 1962, au cours du premier trimestre, nous avons organisé une session de formation des militants à MISSERGHIN en Oranie. On a fait notre formation dans le couvent là où avait été créé la clémentine par le père Clément qui avait su créer l'arbre à Clémentine le jardin du couvent était rempli d'arbres fruitiers. Il y avait pas mal de militants musulmans mais ils n'étaient pas gênés d'entrer dans un couvent catholique.

J'ai participé à un congrès national à Paris. Beaucoup montaient à la tribune pour dire des bêtises. Moi aussi je suis monté à la tribune pour leur dire qu'en tant que syndicaliste je menais une action qui se bornait à défendre les salariés. Les problèmes politiques, bien qu'il fallût s'y intéresser, n'avaient rien à voir avec les problèmes du Code du travail.

A l'indépendance, le passage s'est fait sans douleur entre européens et algériens. Quand j'en ai parlé plus tard avec des militants français de la CFDT (branche dissidente de la CFTC), ils étaient sidérés d'entendre qu'on n'avait pas eu de problème avec les algériens.

Dans ces années-là, il y a eu une scission au sein de la CFTC ; Certes, il y avait la question de l'indépendance algérienne, mais c'est surtout qu'il y avait besoin de faire évoluer les manières de penser au niveau du syndicat. C'est à ce moment-là que la CFDT a été créée.

La fin du séjour en Algérie en 1964

En 1961 j'avais été promu adjoint technique c'est-à-dire que je faisais partie du personnel de direction. J'avais été chargé de la mise en place matériel d'un centre FPA que l'on construisait à CAP MATIFOU en 1962.

Mon blason

